

témoigne d'une telle rage de convaincre, d'une telle implication de tout l'être, d'une telle finesse dans l'emportement contrôlé qu'on s'en voudrait de ne pas le dire. L'acteur fêté ici et là, pour tant de spectacles en tout genre, au théâtre et au cinéma, prouve avec éclat, en sa pleine maturité, qu'il est bien plus que son image marchande. N'est-il pas exemplaire dans la scène où il avoue, à son corps défendant, l'âme nue, sa passion dévorante à Agnès? Dans son habit noir avec collet, sous sa perruque blanche, Ardit, tout en nerfs tendus, feuillette subtilement maintes figures de Molière, Dom Juan, Tartuffe, Alceste, Harpagon, mais pas Georges Dandin ni M. Jourdain, dont Arnolphe est pourtant frère aussi. C'est à l'évidence que Bezace, de l'héritage tombé dans l'escarcelle de Molière, expulse volontiers Rabelais et Gautier Garguille, pour ne tout prendre qu'au tragique. Cet Arnolphe eût-il été moins convaincant si une « vis comica » l'avait cerné de près?

Dans ce climat de mauvais rêve, l'Agnès que dessine Agnès Sourdillon (au prénom prédestiné) apparaît comme un délicieux fantôme de femme insaisissable, doté d'une grâce étrange, avec une façon de dire singulière et pourtant toujours juste. Christian Bouillette se tire sacrément bien du rôle de Chrysalde, ingrat par définition car lui incombe la partition du bon sens, de la raison rasante qui accuse l'aveugle déraison de l'autre. Le maillon faible réside chez les valets, Alain (Gilles David) et Georgette (Martine Thinières), résolument privés, pour le coup, du côté farce qui les fonde. En revanche, le surgissement du notaire (Thierry Gibault) est un petit miracle de théâtre guignol. En trois minutes, le comédien impose un univers farfelu. La conception du personnage d'Horace (Olivier Ythier) laisse rêveur. Au lieu d'un étourneau volubile capable de grimper aux fenêtres, on dirait un jeune cadre présentant son curriculum vitae.

Les scènes avec Arnolphe, qu'il prend pour confident de ses entrées auprès d'Agnès, perdent tout leur sel d'être traitées sur le mode de l'exposé des motifs. On en viendrait à se demander pourquoi l'oiselle ne préfère pas le vieux fou ardent à ce jeune homme fade. La scène finale, de retrouvailles romanesques et de filiation bâtarde soudain légalisée, est servie en sourdine par des comparses dans la pénombre, avec le secours d'une voix « off », Alceste seul en pleine lumière, crevant d'amertume avec sa valise cassette qui recèle un trésor symbolique et imaginaire perdu à jamais. Avouons franchement nos sentiments composites, face à ce travail théâtral où les méandres de l'intelligence analytique l'emportent sur l'instinct proprement dit.

JEAN-PIERRE LÉONARDINI

(1) Jusqu'au 16 juillet, dans la cour d'Honneur du palais des Papes. Copieuse tournée en 2002, après le Théâtre de la Commune d'Aubervilliers: Marseille, Toulouse, Chalon-sur-Saône, Villeurbanne, Sceaux, Châlons-en-Champagne, Amiens, Le Petit-Quevilly.